

Benoît Peeters

Penser avec Roland Barthes (5)

Sapientia : suspendre le sens

« Visiblement, il [Roland Barthes] songe à un monde qui serait *exempté de sens* (comme on l'est de service militaire). Cela a commencé avec *Le Degré zéro*, où est rêvée "l'absence de tout signe"; ensuite, mille affirmations incidentes de ce rêve (à propos du texte d'avant-garde, du Japon, de la musique, de l'alexandrin, etc.). (...)

Pour lui, il ne s'agit pas de retrouver un présent, une origine du monde, de la vie, des faits, antérieure au sens, mais plutôt d'imaginer un après-sens : il faut traverser, comme le long d'un chemin initiatique, tout le sens, pour pouvoir l'exténuer, l'exempter. » (*Roland Barthes* par Roland Barthes)

« J'ai depuis longtemps conçu l'écriture comme cette force de langage qui pluralise le sens des choses et, pour finir, le suspend ». (1979)

Alors, la Chine ? (*Le Monde*, 24 mai 1974)

« Le thé vert est fade ; servi en toute occasion, renouvelé régulièrement dans votre tasse à couvercle, on dirait qu'il n'existe que pour ponctuer d'un rituel ténu et doux les réunions, les discussions, les voyages : de temps en temps quelques gorgées de thé, une cigarette légère, la parole prend ainsi quelque chose de silencieux, de pacifié (comme il nous a semblé que l'était le travail dans les ateliers que nous avons visités). Le thé est courtois, amical même, distant aussi ; il rend excessifs le copinage, l'effusion, tout le théâtre de la relation sociale. »

Post-scriptum d'octobre 1975.

« Sur la Chine, immense objet et, pour beaucoup, objet brûlant, j'ai essayé de produire – c'était là ma vérité – un discours qui ne fût ni assertif, ni négateur, ni neutre : un commentaire dont le ton serait : *no comment* : un assentiment (mode de langage qui relève d'une éthique et peut-être d'une esthétique) et non forcément une adhésion ou un refus (modes qui, eux, relèvent d'une raison ou d'une foi. »

Leçon inaugurale au Collège de France, 7 janvier 1977.

« Je devrais sans doute m'interroger, d'abord, sur les raisons qui ont pu vous incliner à recevoir, ici, un sujet incertain, dans lequel, chaque attribut est en quelque sorte combattu par son contraire. Car si ma carrière a été universitaire, je n'ai pourtant pas les titres qui donnent ordinairement accès à cette carrière. Et s'il est vrai que j'ai voulu longtemps inscrire mon travail dans le champ de la science, littéraire, lexicologique et sociologique, il me faut bien reconnaître que je n'ai produit que des essais, genre ambigu où l'écriture le dispute à l'analyse. (...) C'est donc, manifestement, un sujet impur qui est accueilli dans une maison où règnent la science, le savoir, la rigueur et l'invention disciplinée. »

« Le professeur n'y a d'autre activité que de chercher et de parler – je dirai volontiers : de rêver tout haut sa recherche – non de juger, de choisir, de promouvoir, de s'asservir à un savoir dirigé. »

« Le pouvoir (la *libido dominandi*) est là, tapi dans tout discours que l'on tient, fût-ce à partir d'un lieu hors pouvoir. »

« C'est en effet de pouvoir qu'il s'agira ici, indirectement mais obstinément. L'"innocence" moderne parle du pouvoir comme s'il était un : d'un côté ceux qui l'ont, de l'autre ceux qui ne l'ont pas ; nous avons cru que le pouvoir était un objet exemplairement politique ; nous croyons maintenant que c'est aussi un objet idéologique, qu'il se glisse là où on ne l'entend pas du premier coup, dans les institutions, les enseignements, mais en somme qu'il est toujours un. Et pourtant, si le pouvoir était pluriel, comme les démons ? "Mon nom est légion", pourrait-il dire : partout, de tous côtés, des chefs, des appareils massifs ou minuscules, des groupes d'oppression ou de pression ; partout des voix "autorisées", qui s'autorisent à faire entendre le discours de tout pouvoir : le discours de l'arrogance. Nous devinons alors que le pouvoir est présent dans les mécanismes les plus fins de l'échange social : non seulement dans l'Etat, les classes, les groupes, mais encore dans les modes, les opinions courantes, les spectacles, les jeux, les sports, les informations, les relations familiales et privées et jusque dans les poussées libératrices qui essaient de le contester : j'appelle discours de pouvoir tout discours qui engendre la faute, et partant la culpabilité, de celui qui le reçoit. »

« Certains attendent de nous, intellectuels, que nous nous agitions à toute occasion contre le pouvoir ; mais notre vraie guerre est ailleurs ; elle est contre les pouvoirs, et ce n'est pas là un combat facile ; pluriel dans l'espace social, le pouvoir est, symétriquement, perpétuel dans le temps historique ; chassé, exténué ici, il reparaît là ; il ne dépérit jamais ; faites une révolution pour le détruire, il va aussitôt revivre, rebourgeonner dans le nouvel état des choses. La raison de cette endurance et de cette ambiguïté,

c'est que le pouvoir est le parasite d'un organisme transsocial lié à l'histoire entière de l'homme, et non pas seulement à son histoire politique, historique. Cet objet en quoi s'inscrit le pouvoir, de toute éternité humaine, c'est le langage, ou pour être plus précis, son expression obligée, la langue. »

« Dans notre langue française (ce sont là des exemples grossiers), je suis astreint à me poser d'abord en sujet, avant d'énoncer l'action qui ne sera plus dès lors que mon attribut : ce que je fais n'est que la conséquence et la consécution de ce que je suis ; de la même manière, je suis obligé de toujours choisir entre le masculin et le féminin, le neutre ou le complexe me sont interdits ; de même encore, je suis obligé de marquer mon rapport à l'autre en recourant soit au *tu*, soit au *vous* : le suspens affectif ou social m'est refusé. Ainsi, par sa structure même, la langue implique une relation fatale d'aliénation. Parler, et à plus forte raison discourir, ce n'est pas communiquer, comme on le répète trop souvent, c'est assujettir : toute la langue est une réaction généralisée. (...) »

« La langue, comme performance de tout langage, n'est ni réactionnaire, ni progressiste ; elle est tout simplement : fasciste ; car le fascisme, ce n'est pas d'empêcher de dire, c'est d'obliger à dire. »

« Il est un âge où l'on enseigne ce que l'on sait ; mais il en vient ensuite un autre où l'on enseigne ce que l'on ne sait pas : cela s'appelle chercher. Vient peut-être maintenant l'âge d'une autre expérience : celle de désapprendre, de laisser travailler le remaniement imprévisible que l'oubli impose à la sédimentation des savoirs, des cultures, des croyances que l'on a traversées. Cette expérience a, je crois, un nom illustre et démodé, que j'oserai prendre ici sans complexe, au carrefour même de son étymologie : *Sapientia* : nul pouvoir, un peu de sagesse, un peu de savoir et le plus de saveur possible. »

Détour : le discours du maître

Lacan, les 4 discours : *L'envers de la psychanalyse*, Livre XVII du Séminaire, 1969.

« Le discours du maître est le discours fondamental dont découlent les trois autres, qui sont :

- Le discours de l'universitaire ou de l'université,
- Le discours de l'hystérique,
- Le discours de l'analyste.

Ceci est un peu extrait de la dialectique hégélienne à lire dans *La Phénoménologie de l'esprit*. »

« Le discours du maître fait référence à ceci : le maître met l'esclave au travail et tente de s'accaparer le surplus de jouissance qui résulte de ce travail. (...) »

Le discours de l'universitaire, c'est le savoir qui occupe la place dominante. Derrière tous les efforts pour inculquer un savoir apparemment neutre à l'autre, se loge une tentative de maîtriser l'autre (...). C'est l'hégémonie de la connaissance. »

Tenir un discours

« Nous tenons, nous continuons toujours le même discours – et il faut bien de la patience à ceux qui nous entourent pour supporter de notre part ce discours qui reprend, ce discours imperturbable qui est le nôtre toute notre vie. »

Comment vivre ensemble

« Vivre ensemble : seulement peut-être pour affronter ensemble la tristesse du soir. Être des étrangers, c'est inévitable, nécessaire, désirable, sauf quand le soir tombe. »

« On rejoindrait ici cette valeur que j'essaie peu à peu de définir sous le nom de "délicatesse" (mot quelque peu provocant dans le monde actuel). Délicatesse voudrait dire : distance et égard, absence de poids dans la relation, et, cependant chaleur vive de cette relation. Le principe en serait : ne pas manier l'autre, les autres, ne pas manipuler... »

Le Neutre

« Ce n'est jamais un savoir doctrinal qui est mobilisé : je ne sais rien et ne prétends rien savoir du bouddhisme, du taoïsme, de la théologie négative, du scepticisme : ces objets, comme corps doctrinaux, systématiques, historiques, tels qu'on pourrait les trouver dans des histoires de la pensée, des religions (...), sont tout à fait absents de mon discours. À la limite, quand je cite du bouddhisme ou du scepticisme, il ne faut pas me croire : je suis hors maîtrise, je n'ai aucune maîtrise. »

En français, « dans notre esprit, masculin et féminin ne sont pas des symétriques. Nous pensons le mot au masculin, le féminin est senti comme une forme dérivée. (...) Le "sentiment linguistique" resexualise la langue au profit du masculin, mais comme hypocritement, sous le leurre d'une généralité. »

« Le discours doit "batailler" avec la langue lorsqu'il veut défaire son assertivité naturelle. Il s'agit en fait sans cesse d'une lutte, d'une épreuve

de forces : on retrouve ici le paradoxe du Neutre : pensée et pratique du non-conflit, il est contraint à l’assertion, au conflit, pour se faire entendre. »

« Quel remède dérisoire (...) que d’ajouter à chaque phrase quelque clause d’incertitude, comme si quoi que ce soit venu du langage pouvait faire trembler le langage. »

« Subjectivement, en tant que sujet, je ne me sens jamais adjectivé, et c’est cette sorte d’anesthésie adjectivale qui fonde en moi la postulation du Neutre. »

« La mère n’est-elle pas la seule qui ne qualifie pas l’enfant ? »

« Le Neutre, ce serait le complexe, mais le complexe indémêlable, insimplifiable : “l’entrelacement amoureux” des nuances, des contraires, des oscillations : insupportable à la Doxa, délicieux au sujet. »

« Le Neutre, ce n’est pas ce qui annule les sexes, mais ce qui les combine, les tient présents dans le sujet, en même temps, tour à tour, etc. Nous débouchons ici sur un grand mythe, l’androgynie. »